

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 25 (1887)
Heft: 13

Artikel: Lè merâcllio
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189728>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Voilà la servante installée, jusques à quand ? Espérons que cela durera bien... deux mois, à moins que madame Richard ne trouve auparavant, pour le même prix, une servante parfaite et qui ne prenne pas... de café au lait le matin.

Lucien DUCOMMUN.

Autrefois

comment on se lavait et comment on se mouchoit.

Sous ce titre : *La vie privée d'autrefois*, la librairie Plon, à Paris, vient d'éditer un ouvrage en deux volumes, de M. Alfred Franklin, qui donne des détails excessivement curieux sur les soins de la toilette et le savoir-vivre dans le bon vieux temps. Il y a là des choses qui semblent si extraordinaires, qu'il faut vraiment toute l'autorité de l'écrivain et des sources où il a puisé, pour que nous puissions y croire.

Les soins de la toilette laissaient terriblement à désirer jusqu'à la fin du 18^{me} siècle. Nos arrière-grands-pères ont mis du temps à se douter que l'eau était faite pour se débarbouiller. Les quelques établissements de bains qui existaient à Paris, au 16^{me} siècle, ayant été fermés à cause de leur mauvaise réputation, il n'y eut plus moyen de prendre des bains et d'entretenir la propreté du corps que quelques baquets peu engageants, installés dans l'arrière-boutique des barbiers-chirurgiens, destinés surtout aux malades. Il fallait un vrai courage pour s'y plonger.

On cessa dès lors d'aller aux bains, et l'habitude une fois perdue, on finit par ne plus se laver du tout, même à la maison. Le plus souvent, les gens soigneux se bornaient à promener, sur leur visage, le matin seulement, un petit tampon de coton trempé dans de l'alcool très faible et aromatisé.

Un manuel de bienséance, publié en 1782 — remarquez la date, — prohibait encore l'emploi de l'eau pour la toilette. « Il est de propreté, y est-il dit, de se nettoyer tous les matins le visage avec un linge blanc pour se dégrasser. Il est moins bien de se dégrasser avec de l'eau, car cela rend le visage plus susceptible du froid en hiver, et du hâle en été. »

Madame de Motteville raconte que, lors de l'arrivée de la reine Christine à Compiègne, les mains de l'auguste souveraine « étaient si crasseuses qu'il était impossible d'y apercevoir quelque beauté. » Marguerite de Navarre, cette charmante et élégante reine, dit un jour à son amant : « Voyez ces belles mains, encore que je ne les aye point dégrassées depuis huit jours, gageons qu'elles effacent encore les vôtres. »

A cette époque, on mangeait encore sans fourchette. Aussi recommandait-on de ne pas se moucher avec la main qui prenait la viande. On était libre d'ailleurs de se moucher avec les doigts, pourvu que ce soit de la main gauche, ce qui est clairement exprimé dans ce quatrain d'alors :

Enfant, si ton nés est morveux,
Ne le touche pas à main nue
De quoy la viande est tenue;
Le fait est vilain et honteux.

En 1530, Erasme conseille cependant l'emploi du mouchoir, sans interdire toutefois de se moucher avec les doigts, moyennant certaines précautions.

Cent ans plus tard, on peut se moucher avec un seul doigt.

A la veille de la Révolution, on se plaint presque de l'usage du mouchoir, qui vient porter un coup fatal à l'art de se moucher avec les doigts. « On faisait un art de se moucher, dit mélancoliquement La Mésangère. L'un imitait le son de la trompette, l'autre le jurement du chat. Le point de perfection consistait à faire ni trop de bruit, ni trop peu. »

Un art perdu !

Un traité de la civilité, qui eut un immense succès à la fin du 17^e siècle, contient les recommandations suivantes aux personnes de la cour. « Il faut avoir soin de se tenir la teste nette, les yeux et les dents, les mains aussi et même les pieds, particulièrement l'esté, pour ne pas faire mal au cœur aux personnes avec qui nous causons. »

Nous ne voulons pas prolonger ces citations, qui ne sont pas toujours attrayantes. Ces quelques échantillons suffiront pour donner une idée des mœurs d'un temps qui n'est cependant pas encore très éloigné de nous, et à juger de tout l'intérêt historique, de toutes les curieuses révélations que doit offrir l'ouvrage de M. Franklin, et dont le journal *le Siècle* nous donne un simple fragment.

Lè meràcllio.

— Qu'est-te qu'on meràcllio ? demandâvè on menistrè à n'on bouébo qu'allàvè à catsimo.

Stu bouébo, qu'étâi on bocon « pèsant » et que sè trovà onco interloquâ dè cein que l'étâi lo menistrè que lâi demandâvè oquiè, ne savâi trào que repondrè, quand ion dè sè camerâdo, on vaurein, mâ pliein dè malice, lâi subliè cein que faillâi derè ; et lo pourro bobet repond :

— C'est vouedi lo lè avoué on panâi !

Vo dussa peinsâ se lè z'autro s'ein bailliront à recaffâ, et portant la reponsa n'étâi pas onco tant crouïe, et cll'esplicachon vaillessâi tot atant què clia de n'incourâ dè pè lo pays dâi megnattès qu'avâi prédzi su lè meràcllio et qu'avâi cein espliquâ dâo mî que l'avâi pu à sè dzeins. A la fin dè son prédzo, demandâ se y'avâi cauquon que n'aussè petètrè pas comprâi cein que l'avâi de, que faillâi lo derè sein sè geinâ. Adon on bravo luron que sè geinâvè pas tant dè l'incourâ po cein que l'allàvè ein dzornâ per tsi li po lâi focherà son courti, sè lâivè dè sa pliace et fâ : N'é pas comprâi.

— Ah ! te n'as pas comprâi, repond lo menistrè, eh bin vins on pou cé, mon valet.

L'autro s'aminè vai la chère, tandi que l'incourâ décheind, et quand sont l'on à coté dè l'autro, l'incourâ dit à stu valet :

— Te n'as don pas comprâi cein que y'é de que c'étâi qu'on meràcllio ?

— Na, pas tant bin, monsu l'incourâ.

— Eh bin, vire-tè !

Et tot ein lâi deseint çosse, l'incourâ lo preind pè lo bré, lâi fâ fère demi-tou et lâi eimbriyè on coup

dè pi ique iò on met la chaula à trairè, que lo pourro valet n'a pas pu sè rateni dè fèrè: Vouai !

— As-tou cheintu oquiè, se lài fà l'incourà ein lo faseint reveri ?

Lo gaillai que ve que l'incorà rizai, sè peinsà que l'étai po 'na farça et que n'étai pas dè bon que lài avai bailli cé coup, lài repond :

— Dè bio savai que y'é cheintu oquiè, et coumeint faut, kà cein mè fà onco mau.

— Eh bin, fe l'incourà ein remonteint dein la chère, se te n'aviâ rein cheintu, ç'arâi étâ on merà-ellio.

LES MIRAGES DE LA VIE

V

Céline est au chevet de sa mère, attentive à ses moindres désirs, insensible à la fatigue de son long voyage.

Mme Mélinde exige qu'elle prenne un peu de repos ; par obéissance, elle s'étend sur un canapé et bientôt suc-combe au sommeil.

Tout à coup elle rêve ; un jeune chevalier est devant elle, un genou en terre, qui lui présente une fleur...

— C'est moi, dit-il, c'est Elio, votre poète, votre ami, votre fiancé : me reconnaissez-vous ?

Elle se réveille toute bouleversée par ce songe ; quand donc lui sera-t-il donné de le voir ?

Ludovic l'accapare entièrement ou plutôt c'est lui qui se dévoue à le soigner. S'il allait attraper la fièvre et qu'elle devint mortelle ! elle en a froid jusqu'à la moelle des os...

Demain elle le verra, sans doute ? Comme demain est loin pour l'impatiente jeunesse !

Ce demain se lève pourtant et chaque heure qui s'écoule augmente ce malaise fiévreux que donne l'attente.

A une heure la sonnette retentit : c'est lui, peut-être ?

Non, c'est Mme Sauze qui vient seule ; elle embrasse tendrement Céline et la remercie d'avoir répondu de si charmantes lettres à son fils : « Il vous a dû la plus grande joie de sa vie : vous êtes belle et bonne comme votre père. »

Céline rougit de plaisir.

— Et quand le verrai-je ? demande-t-elle en essayant de cacher son impatience.

— Ludovic est hors de danger, mais par prudence Elio restera auprès de lui deux jours ou trois, il viendra ensuite vous baiser la main : il a hâte de se trouver auprès de sa jeune amie qu'il adore.

Encore attendre deux jours ou trois, quel supplice moral ! Ce qui le rend plus cruel, c'est de penser que trois pièces à peine la séparent de lui et que la tentation de les franchir devient par moments comme une obsession ; si seulement elle pouvait l'entrevoir !

Les trois jours se sont écoulés et, comme le premier, Elio est toujours invisible.

Mme Mélinde se lève ; ses forces reviennent comme par enchantement, elle éprouve le bonheur de se sentir vivre après une longue et dangereuse maladie. Sa première pensée est pour Ludovic ; lui aussi est entré en convalescence.

Profitant de l'absence de M. Mélinde : « Céline, dit-elle, si nous allions voir Ludovic et Elio ? »

Enfin ! Elle va donc le connaître !

Elle soutient sa mère encore faible et la conduit, avec quelles palpitations ! au fond de l'appartement, dans la chambre occupée par le jeune malade et son ami.

— Ne faisons pas de bruit, dit Mme Mélinde, entrons sans frapper, nous allons jouir de leur surprise.

Céline ouvre la porte doucement, d'une main trem-

blante, et aperçoit d'abord Ludovic en robe de chambre, la figure pâle et amaigrie, qui lit en souriant ses réponses à Elio.

Cette indiscretion du jeune homme froisse ses sentiments les plus intimes...

Elio aurait dû garder pour lui seul ces épanchements de son âme.

A la vue de Mme Mélinde, Ludovic se lève et avec un élan joyeux l'embrasse comme un fils.

Mais tout à coup Céline étouffe un cri de saisissement et est obligée de s'appuyer au bois de lit pour ne pas tomber.

Elio est devant elle qui lui sourit et lui parle d'une voix douce et sympathique.

Elle voudrait fermer les yeux et repousser la vision, l'entendre et ne plus le voir... Est-ce possible ?

Ludovic regarde avec une curiosité attentive : lui seul comprend ce qu'éprouve Céline et la fin de son beau mirage.

Elio Sauze, son idéal, son poète, cet être si richement doué de tous les dons de l'esprit et du cœur, est au physique un monstre d'une laideur saisissante.

Dans un incendie, une chute a déformé son corps, le feu a cicatrisé son visage.

Par un miracle d'amour maternel, sa mère l'a guéri, a développé son intelligence et sa bonté natives, afin que ses grandes et rares qualités fassent oublier sa laideur.

Mais, pour Céline, quel désenchantement ! Après de si beaux rêves, quel réveil ! Il peut encore lui inspirer de l'amitié, mais de l'amour, jamais !

Cependant, quelque violent que soit le coup qui l'ait frappée, elle a eu assez d'empire sur elle-même pour maîtriser sa douloureuse impression et lui dire d'aimables paroles.

Il lui semble qu'une grande lumière vient de s'éteindre, car toutes ses illusions se sont évanouies ; elle n'a plus que le Sahara devant elle !...

Mme Sauze est entrée souriante...

— Chère Mme Mélinde, dit-elle...

Ce nom fait pâlir Céline, qu'envahit la plus profonde tristesse.

Ludovic se sent pris de compassion pour cette âme de feu aux prises avec la froide réalité de la vie.

Il se dit que ces flammes intérieures laissent des cendres fécondes, qu'il vaut mieux aimer et souffrir, ressentir toutes les meurtrissures de la destinée et ses joies éphémères, qu'être une statue animée, une poupée vivante que le bonheur ou les afflictions ne font qu'effleur.

(A suivre.)

Concert festival des 1^{er} et 2 avril, au Casino-Théâtre.

La place nous manque pour revenir en détail sur ces charmantes soirées, organisées par les soins dévoués de l'*Estudiantina*, sous le patronage de la Société pour le développement de Lausanne. Nous nous bornons à attirer l'attention de nos lecteurs sur le programme qui vient de paraître et qui peut donner une idée de l'attrait tout particulier qu'offrira cette petite fête lausannoise. On sait du reste que le but qu'on se propose est de contribuer à maintenir l'existence de l'Orchestre de la Ville et de Beau-Rivage, dont Lausanne ne saurait maintenant se passer, et grâce auquel nous pouvons avoir, cette année, une saison d'opéra.